

# “La notoriété est encombrante”

**Vous avez évoqué la personnalité de vos parents dans deux chansons “Te ressembler” et “Une star à sa façon”. Dans quelle famille avez-vous grandi ?**

Mes grands-parents sont originaires d'Italie, aux alentours d'Udine. Ils ont quitté leur pays natal pour s'installer dans le Lot, dans le petit village d'Astaffort. Ils cultivaient la terre, ils étaient des paysans. Mes parents étaient donc des gens de la campagne, mais ils ont dû se reconverter. Quand je suis né, mon père travaillait dans une usine à Astaffort, qui fabriquait des biscuits. Ma mère a été mère au foyer jusqu'à ce que ses trois enfants aient vingt ans. Après elle a travaillé.

**Quel enfant étiez-vous ?**

Silencieux. Ma mère se désolait, elle ne savait rien de moi. Je ne racontais rien, ni ce qui se passait à l'école, ni après. Elle s'est toujours demandé ce que je faisais de mes journées. Elle se le demande encore... Je n'étais pas très expansif. Mais voilà. Dans ma famille, on ne parle pas beaucoup.

**Comment la musique est-elle entrée dans votre vie ?**

J'écoutais beaucoup de musique sur mon transistor. Mon père aimait l'accordéon, il jouait de l'harmonica. Tout le monde chantait dans la famille. Les Italiens chantent beaucoup. Vers l'âge de 13, 14 ans, j'ai découvert Bob Dylan, le folksong.

**Votre scolarité a été un peu chahutée...**

En primaire, tout allait très bien. Ensuite, la musique a occupé une place importante dans ma vie. Très jeune, je suis devenu chanteur dans un orchestre. J'ai fait partie de plusieurs groupes, dont “Les Gaulois”. Je partais le samedi matin, j'allais chanter à deux cents kilomètres de chez moi. Le dimanche, nous chantions dans une autre ville, en matinée et en soirée. À l'époque, les gens dansaient beaucoup dans des bals, sous des chapiteaux. Et le lundi, je rentrais au lycée... J'ai fait cela pendant sept ans, tous les week-ends. Donc, ma scolarité en a souffert, je ne m'y intéressais pas trop. Et je me suis fait renvoyer.

**Pour gauchisme... ? Vous vous êtes vengé dans la chanson “Pas trop de peine”...**

Moi, je n'avais pas trop d'idées politiques mais j'appartenais à un groupe d'amis qui défendaient quelques idées. Il y avait des trotskistes, des maoïstes. Il y avait des frictions entre les deux. C'était l'extrême gauche, mais moi je ne savais pas trop ce que cela voulait dire. On voulait surtout être généreux, que les gens soient heureux et que tout soit partagé... Je m'intéressais plus à la musique. J'ai commencé à écrire des chansons dans un petit carnet, à les fredonner sur un petit magnétophone. Je les chantais à mes amis. Ils aimaient bien. Mais j'avais envie de savoir ce qu'en pensait quelqu'un de plus professionnel.

**La musique vous permettait-elle de vivre ?**

Non. J'avais été engagé chez un grossiste en chaussures. J'étais magasinier. J'écoutais beaucoup la radio. Et j'ai entendu que Sud Radio organisait un con-

cours. Je m'y suis inscrit et je l'ai gagné avec “Petite Marie”, la chanson que j'avais écrite pour la femme que j'avais rencontrée, Mariette, que je venais juste d'épouser. Un membre du jury, Richard Seff, avait déjà un pied dans le show-biz, il écrivait pour Gérard Lenorman. Richard et son frère Daniel m'ont encouragé à écrire d'autres chansons. Ils ont cherché une maison qui accepterait de m'éditer. Ils ont essayé beaucoup de refus. Trois ans plus tard, en 1977, Jean-Jacques Souplet, le fils du patron de CBS (qui deviendra Sony, maison dans laquelle je suis toujours), s'est montré intéressé. J'ai enregistré un album, *Les murs de poussière* qui n'a pas eu beaucoup de succès.

**1979 a été un tournant dans votre carrière...**

Parmi les chansons que j'avais proposées pour le deuxième album, CBS avait choisi de diffuser un premier extrait “Les chemins de traverse”. Cela avait marchoté, sans plus. Dans les bureaux de la maison de disques, qui occupaient quatre étages, il n'y avait pratiquement que des filles. Lorsqu'elles ont écouté les chansons, toutes ont dit que la meilleure était “Je l'aime à mourir”. La maison a sorti ce deuxième extrait. Et cela a bien marché.

**D'ordinaire, il vous faut des mois, voire des années pour composer une chanson. Là, quelques heures...**

Quand je me suis lancé dans ce métier, il a fallu que je quitte ma campagne. Je me suis retrouvé dans un appartement au 9<sup>e</sup> étage dans le quartier de La Défense. Un jour, des amis de mon village m'ont rendu visite et m'ont fait découvrir une forme de renversement d'accord à la guitare. Quand ils sont partis, je me suis entraîné au “picking à l'envers”. Et la chanson est arrivée. C'est assez mystérieux... Ma théorie est que, quand on écrit beaucoup, eh bien, de temps en temps, il y a des phrases qui arrivent toutes faites, comme des récompenses. “Je suis le gardien du sommeil de ses nuits”, je l'avais en réserve, je ne savais pas trop où la placer. Je crois qu'il faut être très amoureux pour écrire des chansons d'amour.

**Qu'est-ce qui vient d'abord, le texte ou la musique ?**

C'est la musique. C'est sur la phrase musicale que je place mes mots avec des accents toniques qui correspondent aux notes importantes.

**Vous avez vécu dix ans à Paris, une souffrance... ?**

Au départ, j'étais très intéressé parce que je voulais savoir ce qu'était une ville et tant qu'à faire, autant choisir la plus belle de toutes les villes. Avec Mariette, nous avons vécu très heureux à Paris. Ensuite, nous avons eu deux enfants et je ne voulais pas qu'ils grandissent en ville, qu'ils soient des petits citoyens. Quand ma deuxième fille est née, nous sommes rentrés à Astaffort.

**Dans “Répondez-moi”, “Carte postale”, “Ma place dans**

**le trafic” et d'autres chansons, vous criez votre envie de campagne...**

J'avais vécu à la campagne, j'avais été au lycée à Agen, je n'étais jamais allé à Bordeaux, un peu à Toulouse. À Paris, il me manquait l'oxygène, l'espace, la lumière, la paix et le silence. Ici à Paris, il y a toujours un bruit de fond. À Astaffort, il y a le silence total. Et, surtout, il y a l'air que l'on respire. J'ai une théorie à ce sujet. Il y a des endroits où l'air vous pénètre jusqu'au plus profond de vos poumons et de votre organisme. Certains airs vous conviennent mieux que d'autres. À chacun de trouver l'air qui lui convient. Le mien est à Astaffort. Et à Hossegor aussi, avec le grand air qui vient de l'océan...

**Pour donner le meilleur de soi, il faut être chez soi...**

Il faut être chez soi, il faut être en paix, il faut avoir réglé plein de choses. Il faut être extrêmement disponible pour écrire. Quand le succès arrive, l'argent arrive, le confort avec. Mais il faut que cela dure. Il ne faut pas s'endormir sur ses lauriers. J'ai toujours eu l'obsession de la chanson, de la guitare. J'ai toujours cherché à devenir meilleur avec mon instrument. Pour écrire le plus authentiquement possible, il faut être assez apaisé.

**Vous avez toujours paru en paix, serein, en harmonie avec vous-même...**

Oui, c'est vrai. Je pense. Je n'ai jamais eu d'ambition démesurée. J'étais déjà très content quand j'étais magasinier et que je rangeais les chaussures en écoutant la radio. Je trouvais ça bien, déjà. Je me disais: si mes chansons intéressent quelqu'un, pourquoi pas? Mais cela n'était pas obsessionnel. Je suis content que mes chansons aient rencontré un certain succès même si la notoriété est encombrante et déforme les caractères. Je n'aime pas trop la compagnie des gens connus.

**C'est un luxe de vivre à la campagne...**

Oui, c'est un luxe. Soit on y naît, on y travaille et on ne réalise pas toujours que vivre à la campagne est un luxe. Soit on y vient plus tard: il y a des gens qui fuient les villes et s'intéressent de nouveau à la campagne. C'est plutôt bien. Mais il faut qu'ils nous laissent bien tranquilles, quand même...

**La tranquillité... Dans “La dame de Haute-Savoie” et “Trop grand maintenant”, vous critiquez sévèrement le show-biz. Est-ce une manière de cracher dans la soupe ?**

Cracher dans la soupe, non. C'est une manière plutôt de prendre du recul. À chaque sortie d'album, je m'approche du show-business mais pas trop parce que je veux pouvoir rester moi-même. Je ne boude pas, je participe, mais un peu sur la pointe des pieds. C'est un métier très dur. Cela a probablement changé. Mais à l'époque, c'est comme cela que je ressentais les choses.

Suite page 52